

Le Monde

16 mai 1997

Les quatre Palestine

Par Marion Van Renterghem

Dans un essai consacré à la Palestine, l'historien Elias Sanbar rapporte une de ses conversations avec Mahmoud Darwich, le poète qui, par son lyrisme magnifique comme par son engagement politique, est devenu l'incarnation de la culture palestinienne. À la question : « *Que ferons-nous, toi et moi, lorsque nous serons vieux ?* », l'autre répond : « *Nous serons assis près d'un figuier sur le parvis d'une maison en Palestine.* » Comme le note Sanbar, ces simples phrases jetées au hasard expriment à elles seules l'essentiel de l'existence, de la culture, du combat politique, de la tragédie des Palestiniens : « *Remarques-tu que les gens normaux répondent à ce genre de question en décrivant une activité, et toi, tu me désignes un lieu ? Je dis : ``Que ferons-nous ?`` et tu entends : ``Où serons-nous ?``* » Le tropisme palestinien, qui, pour une part, depuis la création de l'État d'Israël, s'est construit parallèlement au sionisme juif, fait ainsi de la terre un enjeu culturel, physique autant que spirituel, et avant tout politique. La guerre est menée par les poètes. Faute de contrat social, le lien national est d'abord culturel, s'élaborant sur la langue, l'imaginaire, la religion (musulmane ou chrétienne), la mémoire. La littérature chante la nostalgie de la terre perdue et devient le rare lieu de partage des Palestiniens, en l'absence d'un État et de la possibilité d'un « vivre ensemble », devant le fait accompli des territoires occupés ou autonomes, enclavés, isolés les uns des autres. « *Ne me parlez pas de Gaza, de Ramallah ou des autres villes autonomes comme de lieux différents : toutes sont "la Palestine"* », lance pourtant le poète Ahmed Dahbour, directeur général du ministère de la culture à Gaza. Comme si le fait d'affirmer verbalement l'unité palestinienne était un outil de résistance à une situation aggravée par l'interruption brutale (depuis la vague de terrorisme et l'élection de Benyamin Nétanyahou) du processus de paix mis en place par les accords d'Oslo en 1993. Les quelques enclaves autonomes cédées à l'Autorité palestinienne (comme Gaza, Ramallah, Naplouse ou Jéricho), outre qu'elles sont régulièrement « bouclées » par l'armée israélienne en représailles aux attentats, sont réduites à l'état de bantoustans, et leurs citoyens « ghettoïsés ». A moins d'un sauf-conduit rarement accordé, il est interdit à un habitant de Naplouse de se rendre à Ramallah, à Gaza, même à Jérusalem-Est et a fortiori dans une ville d'Israël. Que restera-t-il de l'unité culturelle et nationale entre des citoyens tenus séparés dans des villes en cage ? Comment la culture peut-elle donc prendre racine dans cet État à la fois embryonnaire et morcelé, où les livres, pour exister, doivent franchir les barrières des douanes et de la double censure israélienne et palestinienne ? Où les infrastructures locales maisons d'édition, imprimeries ou librairies, cinémas ou salles de spectacle sont tragiquement absentes ? Où huit années d'Intifada, en coupant les enfants d'une scolarité normale, ont sacrifié une génération entière et accentué l'analphabétisme ? « Les Palestine », dont le concept d'État unique est loin d'être réalisé, sont au moins quatre : la Palestine de l'exil, celle des territoires occupés, celle des zones autonomes de Cisjordanie et de Gaza, celle d'Israël enfin. « Les Palestiniens de l'extérieur » se sont exilés de gré ou de force : en France, comme Elias Sanbar, aux États-Unis, comme Anton Shammas ou Edward Saïd, dans les pays arabes voisins, et en particulier en Jordanie où les Palestiniens constituent aujourd'hui, paradoxalement, une « minorité » largement majoritaire, comme Sahar Khalifa ou Azzedine al-Manacirah. Parmi les « Palestiniens de l'intérieur », certains vivent dans les territoires occupés de Cisjordanie ; d'autres, dans ceux passés sous contrôle de l'Autorité palestinienne : à Gaza, comme Gharib al-Askalani ou Zaki al-Ileh, qui ont tous deux grandi sur la plage, dans un camp de réfugiés ; à Naplouse, comme Fadwa Touqan ; à Ramallah, comme Liana Badr ou Mahmoud Darwich. D'autres enfin, sans doute les plus ambigus, les plus déchirés mais aussi, parce qu'également ouverts aux deux cultures, les plus éclairés, n'ont pas quitté leur ville en 1948 et sont recensés dès lors parmi « les Arabes d'Israël » : ils sont à Nazareth, comme Samih al Qassim, à Haïfa, comme Ryad Beïdas ou Siham Daoud, poétesse et ex-compagne de l'illustre écrivain Emile Habibi, lui aussi Palestinien d'Israël et mort en 1996.

Emile Habibi a créé un personnage génialement représentatif de la situation équivoque de ces Palestiniens citoyens d'Israël : Sa'ïd « le peptimiste », doux mélange, comme son surnom l'indique, d'optimiste et de pessimiste, chanceux d'être resté dans le pays des vainqueurs et honteux de « trahir » les siens, un roublard adorable qui, pour survivre, se prête à de petites compromissions avec les juifs d'Israël, traîtres malgré lui et réussissant toujours, par son humour, à n'appartenir à personne. Son propre « peptimisme », Habibi l'a payé cher : Palestinien du dialogue, homme laïque et moderne, fondateur avec l'Israélien (juif) Yoram Kaniuk d'un comité mixte d'intellectuels israélo-palestinien, il fut aussi unanimement respecté pour son humanité et son humour que violemment décrié par ses compatriotes de Palestine y compris ses amis Darwich et al-Qassim pour avoir condamné les attentats palestiniens, accepté de recevoir le prix d'Israël en 1992, soutenu les accords d'Oslo et continué le dialogue avec les Israéliens bref, « pactisé avec le diable ». L'un de ses derniers mots, rapporte son fidèle compère Yoram Kaniuk, fut d'exprimer son désespoir d'être rejeté par ses frères : « *Ils ne veulent pas me parler. Je suis seul, je suis seul, je suis seul.* » Lorsque Darwich et al-Qassim le retrouvèrent, ce fut à Haïfa, le jour de son enterrement.

Habibi est mort, mais Sa'ïd et les peptimistes lui survivent. Anton Shammas, aujourd'hui installé aux États Unis, en est l'un des exemples extrêmes. Arabe juif, juif arabe, torturé par son ambiguïté, il écrit en hébreu, a épousé une femme juive et s'est radicalisé dans son hostilité à Israël. Un portrait piquant lui est consacré par Yoram Kaniuk dans un livre coécrit avec Emile Habibi, *La Terre des deux promesses*, en hommage à ce « *personnage-clé de la tragédie juive-arabe* ». Plus intransigeant, le poète Samih al-Qassim, lui, est resté sur la terre (devenue israélienne) de ses ancêtres après une vie mouvementée. Emprisonné à plusieurs reprises pour ses activités poétiques et politiques, il s'est fixé en Galilée, à Nazareth, où il dirige l'hebdomadaire *Kul al-Arab* (le plus important à Gaza et en Cisjordanie) et la revue culturelle *Ida-At* (distribuée chez les Arabes d'Israël). De conviction panarabe, longtemps membre du Parti communiste comme Darwich et Habibi, il se défend d'être un homme du milieu, un peptimiste, un « Arabe d'Israël ». « *Ce pays est mon pays*, dit-il. *Des centaines d'États, d'armées, d'envahisseurs y sont venus, et ce n'en est pas moins mon pays. Je n'ai pas invité les Israéliens. Je respecte leurs règles autant que je peux. Quitte à être roublard comme le peptimiste, l'essentiel est de rester chez soi.* »

La situation culturelle des Palestiniens d'Israël, où les livres s'éditionent et circulent aisément, est évidemment privilégiée. C'est une autre Palestine que la ville de Gaza (devenue le siège de l'Autorité), où la densité de population atteint 100 000 habitants au kilomètre carré dans les camps de réfugiés (3 700 dans le reste de la ville), où le chômage, le manque d'eau, l'absence totale d'infrastructures, le passage particulièrement difficile en Israël créent des conditions de vie désastreuses. L'écrivain Gharib al-Askalani a inscrit sa nostalgie dans le choix même de son pseudonyme, qui signifie « loin d'Ashkelon », sa ville natale d'où il a été expulsé en 1948 pour se retrouver à Gaza dans le camp d'al-Chatî. Et il raconte la vie dans les camps de réfugiés qui se recomposent, géographiquement et par leurs traditions, à l'image des villages d'origine.

De Nazareth à Gaza, il y a un monde. Mais aussi de Gaza à la ville autonome de Ramallah, qui, par la proximité de Jérusalem, son ouverture traditionnelle sur les pays arabes, l'université de Bir Zeit, reprend vie au point de (re)devenir le foyer culturel de la Palestine. Le ministre de la culture y a élu domicile, on y joue des pièces d'Emile Habibi. C'est là, aussi, que Mahmoud Darwich est venu partiellement s'établir pour y publier sa revue littéraire *al-Karmel*, après avoir connu la prison puis, dès 1970, l'exil. S'il est là, précise-t-il, c'est entre autres « *avec l'espoir d'encourager la littérature palestinienne, qui souffre d'un déficit métaphysique, à ne pas rester paralysée par les problèmes politiques* ». Mais, pour les Palestiniens, son retour dans cette ville passée sous leur contrôle est perçu comme une fête, un symbole : « *Mahmoud Darwich est arrivé à Ramallah.* »

Floués par l'effondrement virtuel du processus de paix, les intellectuels palestiniens qui, dans la plupart des cas, condamnaient dans leurs principes les accords d'Oslo sont aujourd'hui sur la défensive. Alors que les écrivains avaient donné l'exemple et largement contribué à poser les fondements de la réconciliation, le dialogue et l'échange culturel leur semblent désormais un luxe. Tout en se renvoyant la balle, on reconnaît dans les deux camps que, depuis Oslo, les ponts sont coupés. Intellectuels de Palestine et de la gauche d'Israël cèdent la place aux politiques quand leur responsabilité serait sans doute, face aux provocations catastrophiques du nouveau gouvernement israélien (comme la mise en chantier de la colonie de Har-Homa à Jérusalem-Est), de prendre en charge la promesse d'une paix. Entre le peuple juif exterminé par l'Europe et les Palestiniens qui, chassés de leur terre, en font les frais malgré eux, la tendance, dans le contexte d'une paix rendue impossible, est au repli vers l'extrémisme. Et pour ce qui est des intellectuels, c'est dans le camp des vaincus, des victimes d'aujourd'hui les Palestiniens qu'il est le plus répandu.

Même les écrivains de la gauche israélienne qui tentent d'établir le dialogue, comme Yoram Kaniuk ou David Grossman, tout comme les militants du mouvement La paix maintenant, suscitent l'agacement des Palestiniens. L'opposition aux accords de paix se fait sentir autant chez ceux qui, comme Edward Saïd depuis New York, affichent une opposition radicale à l'Autorité palestinienne (deux recueils de ses articles critiques ont d'ailleurs fait l'objet d'une censure dans les territoires autonomes) que chez ceux qui en sont membres, comme le poète et directeur général du ministère de la culture à Gaza, Ahmed Dahbour. Cet homme élégant qui témoigne d'une immense culture reconnaît refuser catégoriquement tout dialogue avec « l'occupant » : « *J'admire certains écrivains israéliens. Si je rencontrais David Grossman, je lui dirais mon estime, je lui serrerais la main. Mais je dois vous avouer que je ne pourrais jamais m'asseoir à une table avec lui.* » Déjà, au début de l'Intifada, en 1988, Mahmoud Darwich lui-même avait fait scandale avec ce qui devint « l'affaire du poème ». Invitant les juifs, avec un lyrisme métaphorique, à partir et à ne pas « mourir parmi nous », ceux-ci s'en étaient indignés, y lisant de sombres échos aux exhortations d'Ahmed Choukeiry (premier président de l'OLP) à « rayer Israël de la carte et jeter les juifs à la mer ». « *Je n'avais jamais écrit cela* », se rappelle aujourd'hui Mahmoud Darwich qui dénonce « *l'hystérie provoquée par le poème* », pour conclure : « *Nous leur proposons un marché : qu'ils suppriment les colonies, et nous supprimerons le poème.* »

Selon Beny Zifer, directeur des pages culturelles du journal national israélien Haaretz, les intellectuels israéliens restent, en revanche, politiquement conformistes. « *Jamais un écrivain israélien, par exemple, n'a consacré un livre à l'Intifada*, remarque-t-il. *En effet, il n'y a pas l'équivalent d'un Grossman ou de la gauche modérée israélienne en Palestine, mais c'est injuste de le dire : ils sont dans une situation impossible et leur littérature, sous l'occupation, n'a pas pu se développer normalement. D'ailleurs, à quoi le dialogue des intellectuels servirait-il ?* »

Comment un dialogue peut-il se montrer utile, en effet, quand les intellectuels des deux bords ont une conception radicalement opposée de la « culture » importée d'Europe chez les Israéliens, et perçue comme un rappel du colonialisme par les Arabes dont la littérature reste, dans son essence, politique ? « Et comment commencer le dialogue, reprend Beny Zifer, si les Palestiniens doivent se taire dès qu'on parle d'Auschwitz ? On ne peut pas leur demander, en plus, d'y penser. La Shoah empêche tout. » Yoram Kaniuk se désole. Depuis la mort d'Emile Habibi, il n'a pas retrouvé d'interlocuteur palestinien : « *Le problème n'est pas à qui je parle, mais qui me parle* », plaisante-t-il amèrement. Samih al-Qassim, de son côté, constate qu'« ici, les amis deviennent ennemis en une journée. Tant pis, ou tant mieux : le dialogue entre ennemis serait plus important qu'entre amis ». Et cela étant dit, chacun rentre chez soi